

TEXTE 1 – JEAN COCTEAU, *La machine infernale* (1934). Dernière scène.

Jocaste paraît dans la porte. Jocaste morte, blanche, belle, les yeux clos. Sa longue écharpe enroulée autour du cou.

ŒDIPE. - Jocaste ! Toi ! Toi vivante !

JOCASTE. - Non, Œdipe. Je suis morte. Tu me vois parce que tu es aveugle ; les autres ne peuvent plus me voir.

ŒDIPE. - Tirésias¹ est aveugle ...

JOCASTE. - Peut-être me voit-il un peu... Mais il m'aime, il ne dira rien ...

ŒDIPE. - Femme ! Ne me touche pas ...

JOCASTE. - Ta femme est morte pendue, Œdipe. Je suis ta mère. C'est ta mère qui vient à ton aide... Comment ferais-tu rien que pour descendre seul cet escalier, mon pauvre petit ?

ŒDIPE. - Ma mère !

JOCASTE. - Oui, mon enfant, mon petit enfant..., Les choses qui paraissent abominables aux humains, si tu savais, de l'endroit où j'habite, si tu savais comme elles ont peu d'importance.

ŒDIPE. - Je suis encore sur la terre.

JOCASTE. - À peine.

CRÉON. - Il parle avec des fantômes, il a le délire, la fièvre, je n'autoriserai pas cette petite ...

TIRÉSIAS. - Ils sont sous bonne garde.

CRÉON. - Antigone ! Antigone, je t'appelle ...

ANTIGONE. - Je ne veux pas rester chez mon oncle ! Je ne veux pas, je ne veux pas rester à la maison. Petit père, petit père, ne me quitte pas ! Je te conduirai, je te dirigerai...

CRÉON. - Nature ingrate.

ŒDIPE - Impossible, Antigone, tu dois être sage. Je ne peux pas t'emmener.

ANTIGONE. - Si ! Si !

ŒDIPE. - Tu abandonnerais Ismène ?

ANTIGONE. - Elle doit rester auprès d'Étéocle et de Polynice. Emmène-moi, je t'en supplie ! Je t'en supplie ! Ne me laisse pas seule ! Ne me laisse pas chez mon oncle ! Ne me laisse pas à la maison !

JOCASTE - La petite est si fière. Elle s'imagine être ton guide. Il faut le lui laisser croire. Emmène-la... Je me charge de tout.

ŒDIPE, - Oh !... *Il porte la main à sa tête.*

JOCASTE. - Tu as mal ?

ŒDIPE. - Oui, dans la tête et dans la nuque et dans les bras. C'est atroce.

JOCASTE. - Je te panserai à la fontaine.

ŒDIPE, abandonné. Mère ...

JOCASTE. - Crois-tu ! Cette méchante écharpe et cette affreuse broche ! L'avais-je assez prédit.

CRÉON.- C'est impossible. Je ne laisserai pas un fou sortir en liberté avec Antigone. J'ai le devoir ...

TIRÉSIAS. - Le devoir ! Ils ne t'appartiennent plus ; ils ne relèvent plus de ta puissance.

CRÉON. - Et à qui appartiendraient-ils ?

TIRÉSIAS. - Au peuple, aux poètes, aux cœurs purs.

JOCASTE. - En route ! Empoigne ma robe solidement... n'aie pas peur...

Ils se mettent en route.

ANTIGONE. - Viens, petit père... partons vite...

ŒDIPE. - Où commencent les marches ?

JOCASTE ET ANTIGONE. - Il y a encore toute la plate-forme...

Ils disparaissent... On entend Jocaste et Antigone parler exactement ensemble.

JOCASTE ET ANTIGONE.- Attention... compte les marches... Un, deux, trois, quatre, cinq...

CRÉON. - Et en admettant qu'ils sortent de la ville, qui s'en chargera, qui les accueillera ?

TIRÉSIAS - La gloire.

CRÉON. - Dites plutôt le déshonneur, la honte...

TIRÉSIAS. - Qui sait ?

RIDEAU
Saint-Mandrier 1932

¹ Devin aveugle de Thèbes.

TEXTE 2 – Gherasim LUCA, *Paralipomènes* (1976)

ŒDIPE SPHINX

Au nom
des
hors-la-loi
d'hier

au nom
des
hors-la-loi
d'aujourd'hui

le rescapé d'Auschwitz
et le rescapé
SS
s'interrogent

au tribunal de
Francfort
Comment condamner au nom de la loi

le crime commis au nom de la loi

Comment pardonner au nom de la loi
le sang versé au nom du sang

La question
dépasse la réponse

et l'accusé
le box

Ni pardon
ni châtiment

à perpétuité *

*Hiroshima...
Budapest...
Congo...

TEXTE 3 – Henry BAUCHAU, *Œdipe sur la route* (1990).

Le dernier chapitre, « Le chemin du soleil » (chap. 16) est le récit de Clios, protecteur et ami, qui a longtemps suivi Œdipe et Antigone dans leurs errances depuis Thèbes jusqu'aux portes d'Athènes, et qui, après les avoir quittés, s'est marié et est devenu un peintre célèbre. Il a notamment peint une fresque, qui évoque leurs années de voyage commun : un chemin de terre et de cailloux, ombragé, et qui lui rappelle son enfance...

Il¹ arrive devant la fresque, il la contemple longuement et dit : « C'est bien la route. »

Il appelle ses filles, les embrasse, les bénit toujours avec cette puissante égalité qu'il a établie entre elles. Il dit : « Vous avez souffert par ma faute, mais personne ne vous a aimées plus que moi. »

Il se tourne vers moi : « Tu es parti et tu es revenu au jour juste. Tu as été un ami véritable pour Antigone et pour moi. Tu le seras aussi, Clios, pour tous ceux qui verront tes œuvres. »

Une voix puissante s'élève de la terre, il veut repartir pour répondre à son appel. Thésée l'arrête pour dire devant lui à Antigone : « Œdipe est à jamais citoyen d'Athènes. Vous deux, vous serez mes enfants. Que veux-tu faire, Antigone, quand ton père ne sera plus là ? »

Elle, toujours aussi simple, lui répond par deux vers qu'elle profère dans cette langue étrange que nous avons entendue chanter dans le bois sacré de Colône. Ils disent à Thésée de la renvoyer à Thèbes pour arrêter, s'il se peut, le Meurtre en marche vers ses frères.

Je me demande si ce sont des vers d'Œdipe que je ne connais pas, mais il n'est plus temps de poser des questions. Œdipe nous quitte, il est au pied de la fresque, il fait un premier pas sur le chemin. Il marche sans buter sur les pierres, il est sous les branches des arbres. Il cueille le fruit sombre d'une ronce, il se penche vers la touffe de coquelicots. Il va sans se retourner et nous le voyons s'éloigner sans savoir si c'est dans les couleurs que j'ai préparées pour lui qu'il s'enfonce ou dans nos cœurs où le chagrin et un bonheur inattendu se mêlent. Il arrive à ce point où la clarté du ciel se confond avec la lumière dorée des soleils. Là, les lignes vers la profondeur se prolongent à l'infini et il n'est bientôt plus, pour nos yeux trop faibles, qu'un point minuscule qui peu à peu s'efface.

Le tonnerre gronde, nous avons peur, nous avons froid et nous nous prenons par la main comme des enfants abandonnés. Antigone est au milieu, elle nous entraîne, elle nous oblige à revenir vers Colône. Le ciel est devenu tout noir, la foudre s'abat plusieurs fois près de nous.

Ismène est épouvantée et je le suis aussi. C'est le calme et le pas ferme d'Antigone qui nous retiennent de fuir. Je ne puis m'empêcher de me retourner, la foudre a renversé le mur et ce qui reste de la fresque est en train de brûler. Je le dis à Antigone, elle ne s'arrête pas, elle ne se retourne pas et dit : « Le chemin a disparu, peut-être, mais Œdipe est encore, est toujours sur la route. »

¹ Œdipe.